

Sándor MÁRAI

Journal.
Les années d'exil 1949-1967

MÁRAI, Sándor, *Journal. Les années d'exil. 1949-1967*. Traduit du hongrois par Catherine Fay, postfacé par Andras Kanyadi et annoté par Catherine Fay et András Kányádi. Paris. Albin Michel. 610 pages.

Sándor Márai (1900-1989), né dans l'Empire austro-hongrois et mort à San Diego, est un écrivain hongrois représentatif de ces écrivains de la Mitteleuropa, démocrates et cosmopolites, comme Musil, Roth (Joseph), Magris, Canetti ou Zweig. Il a l'honneur d'avoir été *persona non grata* aussi bien pour le régime d'Horthy, ce qui le poussa à une « émigration interne », que pour les communistes qui mirent ses œuvres au pilon, d'où sa décision d'émigrer. Il ne fut réédité en Hongrie qu'après la chute du régime en 1989. C'est à une editrice hongroise chez Albin Michel, Ibolya Virág, que nous devons, depuis les années 1990, la « résurrection » de cet écrivain.

Le livre n'est pas la version intégrale de son journal, que Márai « concentra », comme il l'avoue en 1966 : « Au départ, cent cinquante feuillets compacts tapés à la machine. Trente feuillets aérés après 'concentration' » (p. 528), et l'editrice opéra un choix dans ces feuillets. Ce volume couvre les années 1949-1967, après son départ de Hongrie, motivé pour des raisons morales, car partir, c'est résister, tandis que rester, c'est être complice. Le *Journal* nous entraîne donc de Naples, où il passe la nuit de la Saint Sylvestre de 1948 et demeure jusqu'au 12 avril 1952, à New-York, jugé préférable pour l'avenir de son fils adoptif, János, où il débarque le 21 avril. Il y restera jusqu'en avril 1967, y laissera son fils, adulte indépendant, pour retourner à Salerne.

L'écrivain adulé qu'il fut au début de sa carrière devient donc un exilé dont les principales ressources proviennent de ses droits d'auteur et de ses émissions à Radio Free Europe. Originaire d'un pays au cœur du continent européen, il choisit d'habiter au bord de l'eau, dans le quartier de Pausilippe à Naples et à l'embouchure de l'Harlem River dans l'Hudson River à New-York. S'il aime Naples car : « En Italie, j'aime tout. (...) Il y a plus d'équilibre, plus d'humanité... C'est un foyer, un jardin féérique, un éden. » (p.161, 1951), il est plus réservé sur l'Amérique et New-York, « Il y a trois choses difficiles à supporter : le climat, le bruit et les Américains. À part cela on peut vivre ici mais c'est ennuyeux et ça coûte cher. » (p.198, 1952) et il aura en quittant le pays ce mot terrible : « Quinze ans dans une ville, et aucun souvenir » (p.550, 1967). Il se tient à l'écart des réfugiés hongrois parmi lesquels se trouvent de nombreux nazis, et évite de se morfondre sur son exil, notant que « mon pays et mon autre patrie, ma langue, me manquent, mais en Europe, je n'ai pas l'impression d'être un « émigrant ». Je me sens « chez moi » en Europe comme en Hongrie ». (p. 78, 1950), même s'il ajoute plus loin que « les souvenirs du pays, comme le « deuil », reviennent par vagues » (p. 140, 1951). Cependant à New-York, il avoue beaucoup trop fumer et boire, et prendre un somnifère avant de se coucher... Il lit beaucoup, lui qui assure à la radio des émissions littéraires, *Sunday Letters*, fréquente les bibliothèques comme un refuge à la recherche de vrais livres dans lesquels « l'âme de l'homme s'adresse à d'autres hommes » (p.253, 1954) et donne son opinion, très tranchée, sur les livres et les auteurs, lui qui sait apprécier « la richesse magique des comparaisons » (p.436,1961). Au fil des pages, il développe sa réflexion sur l'écriture, sachant fort bien qu'elle est, surtout dans un journal, « exhibition de soi-même » (p.373, 1958), il s'efforce de « 'brider' ce Journal ». Il fait l'aveu selon lequel « C'est certainement dans le genre journalistique que je me suis senti le plus proche de moi-même » (p. 556, 1967). Il voyage beaucoup, en Europe comme en Amérique, et il rend aussi compte des événements mondiaux, et en particulier de l'insurrection hongroise et de « la cynique trahison de l'Occident » soutenant que du 23 au 29 octobre 1956, il n'y avait aucun obstacle légal à une intervention. S'il a la dent dure contre l'URSS, il rappelle aussi que « Pendant quatre siècles de colonialisme, l'Européen a volé et tué dans le monde entier. Ici aussi en Amérique. » (p.443, 1961.)

Dans ces pages si riches, le plus touchant est peut-être l'attention qu'il prête aux petites choses qui font tout le sel de la vie, où qu'il se trouve. Il note la première gifle donnée à son fils de 8 ans, décrit une séance chez un barbier à Naples, ironise sur ses chaussures trouées, signale l'obésité américaine, ou encore

exprime son empathie pour la tristesse, puis la disparition d'un cygne qui a perdu sa compagne, ainsi que sa réapparition sur l'Harlem River, quarante-huit jours plus tard, en compagnie d'une nouvelle femelle. Et surtout, il ne tombe pas dans ce qui est le grand danger des journaux d'écrivains : la coquetterie, le désir de donner de soi une image contrôlée et flatteuse, quelle qu'elle soit.

Il est simplement sincère, toujours juste, et nous offre une véritable rencontre.

Citations

« Le chant de la langue napolitaine est rauque et sensuel. Comme si une passion profondément réprimée émanait de cette parole et qu'un doux désir, étouffé et rauque, sensuel et assoiffé, ainsi qu'une tension monotone et infinie résonnaient en elle... C'est ainsi que les Napolitains se parlent dans le tramway, c'est avec ce gémissement voluptueux et velouté que la poissonnière et le marchand de légumes ambulants proposent leurs marchandises, c'est ainsi que s'expriment les employés de la poste. Leur être baigne dans cette sonorité érotique et enrouée, qui vient de loin et que leurs corps et leurs âmes font résonner comme des instruments de musique. » p. 12, 1949.

« Sur la mer, je suis toujours pénétré d'une quiétude particulière. Tout ce qui est incertitude à terre cesse de l'être en mer. Dans cette autre patrie, règnent d'autres lois. Je crois et j'espère, au plus profond de moi, que la véritable patrie est là, dans la mer, dans le monde. L'autre est un beau souvenir dont on ne peut ni ne doit se libérer. De patrie, il n'y en a qu'une : l'infini. » p.86, 1950.

« La « conversation » comme art qui se transforme en littérature est le destin de la littérature française. » p.62, 1949

« Miró, le surréaliste, me fait l'effet d'un adolescent schizophrène qu'on a laissé s'échapper de son institution parce qu'il est devenu inoffensif. » p. 77, 1950

« Gide est mort. Une chose est sûre : il fut terriblement sincère. L'un des meilleurs traits du caractère français, c'est d'assumer une telle sincérité. (...) Il avait une autre qualité : il n'avait pas peur de la jouissance. C'est d'autant plus remarquable qu'il était profondément, essentiellement huguenot. Il n'avait pas peur de la jouissance et c'est la raison pour laquelle il n'avait pas besoin de chercher la Vertu. » p. 134, 1951.

« Je vais dans le quartier voir le célèbre film de Walt Disney, *Cendrillon*. Les dessins animés inspirés de cet artiste américain m'énervent. J'ai enfin compris, je crois, pourquoi. Cette réalisation bondissante, atteinte de la danse de Saint-Guy, cette réalisation épileptique et tordue, me rappelle la vision morbide et angoissante de Jérôme Bosch. Le monde que montre le réalisateur américain dans ses trucages spasmodiques est tout aussi déformé et névrotique que la représentation des tableaux de Bosch. » p. 134, 1951.

« Nous avons cru que l'Occident allait non seulement condamner les crimes contre la liberté et la dignité humaine mais également les réparer. L'Occident ne « répare » rien et ne traite pas l'affaire des réfugiés comme une question de morale mais comme une question de police. » p.149, 1951.

« Il n'est pas de situation dans la vie dans laquelle on ait plus besoin de redoubler de discipline que dans l'émigration. Surtout ne pas se laisser aller, ni physiquement, ni mentalement. Il faut préserver au maximum nos exigences en matière d'exercice, de propreté et de santé ; prêter attention à la qualité des vêtements ; porter au plus haut nos principes spirituels vis-à-vis de nous-même et du reste du monde ; (...) Ne jamais se plaindre, ne jamais se fâcher, mais ne jamais se laisser aller au sentimentalisme non plus. Respecter un emploi du temps aussi strict que sur un navire de guerre. » p. 130, 1951.

« La révolte portoricaine n'est pas une conséquence de sa dépendance politique ni même économique. C'est d'autre chose qu'il est question. Le Yankee, l'Américain inculte et arrogant a blessé ces peuples ; ce sont bien ces façons de commercer, de fonctionner et de militer que le monde ne supporte pas (...). La muflerie du Yankee joufflu, voilà ce que les gens n'acceptent pas. C'est de là que vient l'antiaméricanisme, partout dans le monde, y compris en Amérique du Nord. » p. 247 (1954)